

Serait-ce un univers proche d'un conte de fée que de penser, écrire, chanter, aimer, simultanément en deux langues : le français et l'arabe.

Comme si dans le tréfonds de notre inconscient elles étaient une, tissées de deux alphabets différents, l'un véhiculant notre imaginaire, nos fantasmes du nord au sud, l'autre nos mythes, nos légendes, nos croyances du poumon droit, au poumon gauche.

Je ne me souviens pas m'être interrogée, quand et comment sur le parcours de ma vie, la langue française s'est mêlée aux fibres de la langue arabe. Un tissage serré maille à maille a réalisé ce tapis magique qu'est l'écrit et le parler de deux langues, dans une sorte d'interpénétration indissoluble.

Avant l'écriture et cet espace blanc voué à remplacer tout autre espace, il y a la vie et la manière dont elle a été façonnée. Il y a surtout l'enfance, cette gardienne de la mémoire qui dort au fond de nous-même et qui nous observe. C'est en elle, c'est en les lignes de sa main que se profile le destin de l'écrivain, du musicien, du peintre, et du pyromane.

La langue française tout autant que l'arabe était à la porte de ma naissance, prête à prendre mon esprit en charge, à le raffiner, à le peaufiner au moment où l'arabe avait pour rôle de gérer des gènes millénaires, gustatifs, olfactifs et affectifs.

Plus tard, à l'âge des récitations, nous retenions par cœur des dizaines de vers d'Alfred de Vigny, de Victor Hugo, de Lamartine. Waterloo était devenue notre défaite, et Wellington notre ennemi.

Les Gaulois étaient nos ancêtres et Louis XIV notre roi soleil. Couramment nous répétions de mémoire les noms des fleuves, leurs longueurs et leurs embouchures.

L'enfance c'est ce coffret intact dans lequel à l'âge adulte, j'ai découvert des graines bonnes pour la semence... C'était après cette longue guerre durant laquelle j'avais noirci dans ma rubrique des pages de colères et de douleurs, dictées au jour le jour par les bombardements, les voitures piégées, la mission abjecte des francs-tireurs, les enlèvements, la promiscuité imposée par les abris. Tout un pays noyé dans la détresse.

Durant ces années d'incertitude au-dessus d'un volcan en éruption, le journalisme n'avait laissé aucune place à l'écriture personnelle qui cogitait déjà en moi et m'appelait à rentrer dans son sacerdoce. Je prenais conscience de son importance et des sacrifices que je devais consentir à faire afin de préserver la part du lion à mon métier de journaliste et rester disponible à l'appel. Ce combat quoique harcelant m'a appris que tout est possible à condition de considérer cette graine de talent qui nous a été donnée, comme une grâce renouvelable à tout moment.

Oui le journalisme a été mon chemin conducteur. Ecrire des romans inspirés de la guerre et en langue arabe, langue de la souffrance, de l'incertitude et de l'égarement était tout à fait normal, et même confortable pour ma plume à l'affût de grandes émotions et confessions intimes.

Tout au début de ma carrière, la langue arabe coulait sur mon papier, pleine des saveurs de l'occident, avec des phrases qui rappelaient fortement l'influence de la littérature française sur ma plume. Je devais recommencer maintes fois mon texte afin de lui donner son

identité dans la pure forme de l'esprit arabe. Quelle gageure pour une rédactrice qui a chuté dans un grand journal arabe avec dans ses bagages une licence de lettres françaises, et de plus, nourrie depuis l'enfance de contes de fées, de fables qui m'ont conduites en un deuxième temps à ce grand Meaulnes qui a remué mon adolescence, et transféré son monde fabuleux dans ma langue première.

Puis à l'âge des grandes questions existentielles c'est dans le vivier de Flaubert, de Maupassant, de Zola de Tolstoï, de Gogol, de Camus et de Sartre que j'ai puisé mes idéaux.

Il y va sans dire, qu'une langue qui s'amalgame à nos coutumes, nos habitudes, dès notre tendre enfance façonne la personnalité et la recrée.

Après réflexion je m'aperçois, moi qui ait fait de l'écriture arabe une profession de journaliste et d'écrivain, que le Français tel qu'il est ancré dans ma mémoire est le vecteur qui oriente mes idées, et malaxe leur moule définitif. C'est l'agent porteur de cette énergie contaminatrice à mon climat ambiant.

Si d'une part le destin n'arrête pas de nous surprendre par ses tours de passe-passe, il est évident d'autre part, et comme je l'ai mentionné au début de mon intervention que les premiers balbutiement de la vie, ainsi que les différentes étapes qui se sont succédé, façonnées par ce destin pour aboutir au chemin tout tracé, pour que deux langues cohabitent dans l'harmonie et l'équité, ont réussi cette trame heureuse qui a fait de moi une personne bilingue qui jongle avec la grammaire et les قواعد, avec les prénoms et les ضمائر, avec les citations et les استشهادات, avec un égal bonheur, qui complice de la Fontaine et de son renard, tout aussi bien de AL Jahiz (...) et de ses animaux, fervente de Saint Thomas d'Aquin au même titre que de Ibn Ruchd (Averroès) ou Ibn Khaldoun.

Le chemin était désormais ouvert à la réflexion, généreux et générateur, car c'est en buvant au goulot ce jus nourricier de la littérature, cette sève de connaissances et de rencontres inattendues que j'ai forgé ma sensibilité exacerbée qui fut plus tard une alliée sûre de ma carrière de critique littéraire, musicale, et picturale. Cependant, j'attendais l'évènement pour écrire mon livre me créant ainsi un espace personnel parallèle au journalisme.

Car si le journalisme est lié à l'esprit du temps dans lequel nous existons, s'il exige des conflits, des concurrences, des hostilités pour que le journaliste développe son égo, écrire pour soi c'est déjà faire le silence autour de la vie pour mieux l'écouter.

J'ai eu besoin d'un temps pour devenir journaliste, j'ai eu besoin de remuer le temps pour devenir écrivaine. Huit ans après l'arrêt des hostilités, mon premier roman a vu le jour "أوراق من دفاتر شجرة رمان" (journal d'un grenadier). La guerre d'une part, la mémoire d'une autre sont venues assister ma plume dans cette quête narrative.

En l'an 2000, parut mon deuxième roman (journal d'un prisonnier) أوراق من دفاتر سجين une sorte de testament littéraire où s'inscrit l'expérience vécue d'un prisonnier de guerre.

En l'an 2002, mon troisième roman (le dernier acte) المشهد الأخير, inspiré du triste destin qu'à subi le théâtre de Beyrouth pendant la guerre. Cinq acteurs racontent. Ils sont en quête de leur propre vie pulvérisée avec les personnages qu'ils ont incarnés.

A ce style façonné dans les moules de la littérature française, s'est entremêlée dans chacun de mes trois premiers romans, une identité propre à notre terroir : l'identité d'une femme de la montagne qui tout en élargissant les frontières de sa culture, a su préserver dans les plis de sa robe l'odeur du thym et de la sauge ainsi que les coutumes paysannes auxquelles je suis restée accrochée par fidélité à mes racines.

Cette combinaison de deux langues vivant en osmose parfaite a donné à mon écriture un sens certain de la vie, mais surtout une dimension plus profonde à la pensée. J'appartiens à cette société libanaise qui a pris la langue française et sa culture en héritage. Spontanément au cours de nos conversations nous nous entendons citer Racine, Cioran, Guitry, Camus... Tout comme dans d'autres circonstances il nous arrive d'étoffer un argument par une parabole de Gebrane Khalil Gebran, l'évangile ou Ali Ben Abi Taleb.

Le français tel qu'il nous a été donné de vivre, n'est ni une cérémonie ni une fête : Il fait partie de l'air quotidien qu'on respire, du réel comme de l'illusoire, langue immensément riche et profonde. Voilà une citation de Rivarol qui dit : « ce qui n'est pas clair n'est pas un français » ou une autre d'André Gide : « Le français qui nous semble si simple est une langue très difficile ».

Dans ce fusionnement de deux langues, j'ai rencontré ma propre image et renoué avec mon double. Changeant spontanément le sens de ma plume, inspirée par une petite fille Sarah, je me suis lavée de la suie de mes romans noirs par ce livre illustré « Dans le jardin de Sarah » ce transfert de l'arabe au français n'a pas été prémédité. J'entendais les mots jaillir comme eau de source longtemps enfouie sous les couches calcaires de la terre plus je l'écoutais vivre en moi, plus je découvrais le sens même du bonheur. Par l'acte de l'écriture, j'ai l'impression de posséder la réalité.

S'il est vrai que la seule patrie de l'écrivain est sa langue, je dois avouer qu'à peine le livre de Sarah est sorti de moi pour aller à la recherche de son destin, que ma vieille habitude d'écrire de droite à gauche est revenue avec l'encre noire tourmentée dans laquelle j'ai puisé mes trois premiers romans.

Dans le jardin de Sarah est une démarche différente. Je frottais deux mots entre eux pour qu'une étincelle d'innocence jaillisse et écouter ainsi la musique qu'ils engendrent.

Mon quatrième roman qui vient de paraître : "انتعل الغبار وامشي" (Je chausse la poussière et je marche), c'est de nouveau cette écriture sombre qui sourd en moi, et ne me lâche plus. C'est ma mémoire tissée sur un métier millénaire de tragédies.

Je crois qu'il y a mille façons pour l'écrivain d'utiliser les données de la réalité et les pensées qui se pressent en lui. La langue arabe c'est le vase qui communique avec ce monde intérieur qui m'habite. Elle s'est familiarisée avec ma nature encline à la solitude. Elle est mon double. Avec elle je m'épanche, je me confesse, je me mets à nu sans crainte. De retour, elle m'approvisionne de matériaux solides qui portent sur leurs épaules ma pensée ainsi que mon vagabondage dans les dédales de l'aventure des mots. Avec elle je ne m'égare jamais.

Dirai-je aujourd'hui que la langue française est ma seconde nature ?

Je dirai plutôt qu'elle est de cette même fibre que ma langue maternelle, et dans ce même enchevêtrement de parfums orientaux et de souvenirs ruraux. Elle est venue à moi dans sa rigueur, ses soleils brumeux, seigneuriale dans les tragédies, cynique dans l'humour. Elle était cet art de vivre élégant et pudique. Mais en vivant sous le toit de notre nature chaleureuse et bouillonnante, elle s'est pétrie à nos grands soleils, à nos épices, et nos gestes. Elle siège désormais dans notre fulgurance, notre enthousiasme, nos superlatifs, nos sentiments qui coulent en laves brûlantes. Nous avons recréé un français à la mesure de nos couleurs vives, faisant bon ménage avec le parler de Molière et notre parler arabe.

A ceux qui ne cessent de me demander d'écrire des romans en français, je n'ai qu'une seule réponse : ma sœur Vénus Khoury-Ghata porte depuis plus de trente ans le flambeau de la francophonie. Romancière et poète, plusieurs prix lui ont été décernés, jusqu'à présent, le tout couronné de la légion d'honneur par le gouvernement français.

Entre elle habitant la France, et moi le Liban, nous veillons sur la trame de ces deux langues dans une fusion totale, et une richesse d'expressions hautes en couleurs.

Ces deux langues dont elle parle comme de deux jumelles qu'elle ne cesse d'enfanter, lui feront dire à maintes occasions : J'écris en français des mots qui résonnent dans mes tripes en arabe.

Tel est le cas de tout écrivain qui a enjambé avec sa plume les frontières de son pays pour mieux l'exprimer avec ce recul d'espace nécessaire à l'objectivité et ce besoin de chercher la vérité d'une identité dans une langue qui a toujours rêvé l'orient et ses mythes, et qui revient de l'inconscient du poète, ou de l'écrivain libanais ou autre, tel un héritage fabuleux.

Méditons sur ces trésors de littérature française que de poètes libanais ont irisés de cette lumière vive qu'est le levant.

Georges Schehade, Nadia Tueni, Salah Stetie, Venus Khoury-Ghata, Fouad Abizeid, André Chedid, Claire Sebeyly, Alexandre Najjar, Amine Maalouf, des voix multiples pour une terre d'élection et une langue d'élection : le français.

Je cite des paroles de Salah Steitié dans une de ses conférences « langue française, langue des autres » : il dit « Miracle de ceux-là qui viennent au français avec leur arabité ou leur négritude, leur asiatisme, ou leur insularité. Ils savent ceux-là que le Français, langue des français, n'est pas, n'est plus le trésor des seuls français. »

Le Français cette langue intruse qui a conquis depuis plus de quatre siècles la conscience humaine de notre identité, s'emmêlant même à la tradition orale de notre parler, était et restera cette pioche avec laquelle poètes, romanciers, historiens, ont soulevé de la terre profonde de leur pays des valeurs enfouies propres à leurs civilisations.

Amine Maalouf lui dans ses ouvrages a tissé des liens secrets entre le destin d'un homme et sa plume. Il est ce jeune-vieux levantin qui retisse son histoire dans ces deux vases communicants, la mémoire arabe et l'écrit français.

Ce lien entre mémoire et écrit nous le retrouvons chez un grand nombre de poètes et écrivains libanais, imbibés de cette langue sans l'avoir cherchée sur la terre d'origine, mais

exprimée dans ambiance même de l'orient où elle laisse transparaître un langage sous un langage.

Arabophones, francophones, des surnoms que nous endossons à tort quelque fois oubliant notre identité propre, celle qui fait de nous citoyen du monde habité de par ses racines par une civilisation et une culture plurielle.

Nous nous sommes baignés dans cette Méditerranée, creuset de toutes les religions et les cultures.

Nous sommes cette continuité des grands voyageurs qui avaient pour mission de véhiculer des ressources Humaines dans des échanges qui continueront leur marche dynamique dans le temps.

Oui le français est pour moi cette autre identité. C'est par elle que j'ai connu des écrivains de par le monde, que je n'aurai pas pu lire dans leur langue et que la langue française m'a offert le Bonheur de connaître, comme pour la littérature russe, Tolstoï, Gogol, Pouchkine, Tchekov, Dostoïevski, ou par la littérature de l'Amérique latine, Gabriel Garcia Marquez, Luis Borges, Isabelle Allende,...

C'est par la langue française que j'ai franchi les frontières vers des horizons illimitables où j'ai puisé dans des cultures, connu des peuples, leurs traditions, n'ayant pour outil de voyage qu'un livre traduit dans une langue que nous continuons à nommer la langue de Molière.

A la fin de cette rencontre, j'aimerais rappeler cette citation de Léopold Senghor le grand poète africain : " J'écris en français, je pense en négro-africain"

Et pour terminer cette réflexion sur l'écriture et le rôle qu'elle joue dans la vie de l'écrivain, je voudrais exprimer cette grande chance qui m'a été octroyée d'écrire et parler dans ces deux langues. Albert Camus avait mentionné dans ses carnets un mot historique : " Oui, j'ai une patrie, la langue française."

Sans vous paraître prétentieuse, je me réjouis de posséder deux cultures. Je les frotte l'une contre l'autre et je m'invente une patrie à double saveur.

May Ménassa